ENVIRONNEMENT

Histoire d'un mot

par Pascal Acot *

Au cœur des débats actuels souvent mal informés, le terme d'« environnement » recouvre des acceptions très différentes. Pascal Acot met en évidence les trois traditions historiques qui sont à l'origine des comportements et des discours d'aujourd'hui.

Définitions

Le mot « environnement » est un anglicisme. Il entre dans notre vocabulaire scientifique au cours des années 1900 vraisemblablement sous l'influence de l'écologie nord-américaine, alors en plein essor. Jusqu'alors, les scientifiques français utilisaient le terme de « milieu », qui s'était lui-même substitué à celui de « circonstances » utilisé par Lamarck et par les traducteurs de Darwin. On disait parfois aussi : « conditions d'existence ». En remontant plus loin encore, c'est-à-dire dans la période de vingt-et-un siècles qui sépare Aristote du grand botaniste suédois Carl von Linné, l'historien de la biologie rencontre les mots « endroits » ou « lieux ».

Dans les années 1910, « environnement » désigne donc un *milieu* dont on commence à maîtriser les multiples facteurs : nature chimique et physique du sol, insolation, humidité, exposition aux vents, communautés végétales et animales, modifications dues à l'action des hommes, etc. Ce mot devient graduellement porteur d'une scientificité supérieure à celle du terme qu'il supplante. Il est dominant dès la fin de la Première Guerre mondiale - « milieu » n'étant plus dès lors qu'exceptionnellement utilisé en écologie - et le plus souvent dans l'expression « *milieu naturel* ».

Aujourd'hui, les *écologues* - qui pratiquent l'écologie scientifique et se nomment ainsi entre eux pour se distinguer des *écologistes* politiques ou associatifs - utilisent le mot « environnement » dans un sens très large. Rappelons que l'écologie est, étymologiquement, la « science de la maison », de l'« habitat ». L'environnement est dès lors saisi comme l'ensemble des facteurs qui constituent le cadre de la vie des populations animales, végétales, voire humaines. Toutefois, hormis dans le cas de certaines populations tribales, l'approche « écologique » du fonctionnement des sociétés humaines pose des problèmes extrêmement complexes, tant les moyens de calcul nécessaires sont importants

*Historien de l'écologie au CNRS

et délicats à mettre en œuvre.
Par contre, le grand public, utilise volontiers le mot « environnement » pour désigner le cadre de vie des sociétés humaines dites « avancées ». Ce mot peut alors recouvrir des réalités fort différentes puisque les populations humaines artificialisent plus ou moins la « nature » dont elles exploitent les ressources. Tous les intermédiaires sont ainsi possibles entre, par exemple, la forêt équatoriale primaire (qui n'a jamais été exploitée ou qui s'est totalement régénérée) et la ville. Celle-ci ne relève d'ailleurs pas de l'écologie scientifique *stricto sensu*, mais plutôt de l'architecture, de l'urbanisme, de la sociologie, etc.

Au cours des deux dernières décennies, le public en est venu à désigner par l'expression « problèmes d'environnement », l'ensemble des difficultés rencontrées dans le cadre de sa vie et qui se posent au plan de l'habitat, des transports, des loisirs, des pollutions et des nuisances, ou encore des conditions de travail. Mais cette expression recouvre aussi les problèmes qui se posent à l'échelon planétaire dans l'esprit du plus grand nombre : déficit de la couche d'ozone, dysfonctionnement de « l'effet de serre », déforestation de la ceinture tropicale humide (16 hectares à la minute !) et explosion démographique.
Certaines de ces inquiétudes sont contaminées par des effets de mode, les excès d'une certaine presse, des arrière-pensées politiciennes ou des intérêts publicitaires. Souvenons-nous, par exemple, du combat sans merci que se sont livrés il y a deux ans les grands lessiviers européens Henkel - « Le Chat » - et Rhône-Poulenc (produits lessiviels phosphatés).

Carl von Linné (1707-1778).

in : *La vie des plantes*, Bordas encyclopédie

Faux livres de jeunesse et véritables enjeux

Les livres de jeunesse n'échappent pas à cette déferlante verte. Il n'est pas question ici des ouvrages d'initiation à l'Histoire Naturelle ou à la Science en général - comme la série remarquable d'Isaac Asimov : c'est en général bien fait et l'on rencontre, dans les traductions, de moins en moins d'espèces nord-américaines inconnues en Europe (comme, par exemple le *Colin de Virginie*). Mais que de *faux livres pour enfants* projettent les angoisses des adultes sur des jeunes lecteurs tendus vers le désir d'espérer et d'agir plutôt que de s'affliger devant des écureuils naturopathes et des lapins antiproductivistes ! L'écologie n'est pas le retour à une nature édénique plus mythique que réelle mais la maîtrise humaine de la transformation de la nature. C'est pourquoi la quasi-absence, dans les productions littéraires pour la jeunesse, de l'univers *réel* de la production des richesses matérielles est ruineuse pour notre avenir écologique. Car la structuration d'une affectivité nostalgique, voire gnan-gnan, dans ce domaine ne prépare pas les jeunes à la gestion des contradictions douloureuses qu'ils sont appelés à rencontrer tout au cours de leur vie adulte.

Je pense donc qu'il convient de jeter un regard critique sur toutes ces idées qui trottent dans l'air du temps : nostalgie d'un « Paradis perdu » mythique, culpabilisation des individus (stigmatisés au même titre que les sources industrielles majeures de dégradation des équilibres), et dévalorisation du monde de la production des richesses matérielles.

Trois traditions historiques

Il peut néanmoins être utile de se souvenir que les problèmes actuels dont il vient d'être question reflètent la convergence de trois traditions historiques, quoique le mot « environnement » lui-même soit récent dans notre langue : la première est celle de la gestion rationnelle des ressources naturelles. La seconde, celle de l'approche scientifique des relations qui solidarisent les systèmes vivants et leurs environnements - c'est l'objet de l'écologie scientifique. La troisième est celle de la nostalgie de la « Nature originelle.

Les stratégies d'économie des ressources naturelles sont très anciennes. Par exemple, dès le XIIIe siècle, l'architecte Villard de Honnecourt enseigne comment construire une maison ou jeter un pont sur une rivière « *même si les planches de bois sont trop courtes* ». On sait qu'à partir du XIIIe siècle, la forêt française est menacée : en 40 jours, l'activité d'une charbonnière pouvait conduire au déboisement d'une forêt sur un rayon d'un kilomètre ; il fallait 12 chênes pour bâtir une maison ; la construction du château de Windsor, en Angleterre avait nécessité l'abattage de plus de 3000 chênes ; et pour obtenir 50 kgs de fer, il fallait brûler 25 stères de bois.
Il fallait par conséquent combattre la « disette du bois ». D'où, plus tard, les célèbres ordonnances de Colbert. Il est évident qu'il ne s'agissait pas encore de « protéger la forêt », au sens où nous l'entendons aujourd'hui, mais de l'exploiter rationnellement en équilibrant les coupes et les semis.

Pour la plupart, les historiens de l'écologie s'accordent pour considérer que les racines de l'écologie scientifique plongent moins loin dans l'histoire. On assiste au cours du XVIIIe siècle, à un grand essor des expéditions outremer, commanditées par les principales puissances maritimes de l'époque : l'Angleterre, la France, la Hollande. C'est le voyage de Louis-Antoine de Bougainville sur « la Boudeuse » et « L'Etoile », ceux de James Cook, de Kerguelen et de La Pérouse, etc. Par voie de terre, ce sont les périples de Joseph Pitton de Tournefort, de Linné, ou de Michel Adanson. Ce sont des expéditions botaniques et économiques. Il s'agit de rapporter des graines et semences, d'enrichir les herbiers, de constituer des flores, etc.
A la fin du XVIIIe siècle, le savoir concernant la répartition des végétaux à la surface du globe s'est considérablement enrichi. On a observé des régularités de répartition au plan des paysages végétaux : toutes les toundras des hautes latitudes se ressemblent, comme se ressemblent toutes les forêts tropicales humides. De ces observations est issue la « géographie des plantes », discipline créée en 1805 par le grand savant prussien Alexandre de Humboldt. Celle-ci consiste, dit-il, à étudier « *les végétaux sous les rapports de leur association locale dans les différents climats* ». Les liens avec ce qui va devenir l'écologie végétale vers la fin du siècle sont évidents : l'étude des facteurs qui président à la répartition et à la physionomie des paysages est bien celle des facteurs de ce que nous nommons aujourd'hui l'« environnement ».
Le mot « écosystème » est créé en 1935 par un écologue anglais du nom de Tansley, pour penser l'ensemble constitué par la « biocénose » (l'ensemble des vivants) d'un « biotope »

(l'ensemble des circonstances « physiques » qui constituent le lieu de vie de la biocénose). Et en 1942, un écologue américain seulement âgé de 27 ans, Raymond Linderman, fonde la théorie des écosystèmes que nous connaissons aujourd'hui, avec sa production primaire de végétaux verts, ses herbivores, ses prédateurs de différents niveaux et ses décomposeurs qui, en recyclant une partie de la matière organique, referment la boucle : « *Tout retourne sous la terre et rentre dans le jeu* » ainsi que le dit Paul Valéry, quoique avec une tout autre intention que de décrire la structuration des flux d'énergie et de matière dans les systèmes écologiques.

La troisième dimension sémantique du mot « environnement » est le souci nostalgique de la nature. Il s'est d'abord manifesté comme regret littéraire d'un état originel mythique dans lequel les êtres humains auraient entretenu des relations harmonieuses avec leur environnement. Cette sensibilité commence à s'exprimer de manière nette à la Renaissance dans les poèmes comme *L'Elégie contre les bûcherons de la forêt de Gâtine* de Ronsard : « *le socle, le coutre et la charrue* » sont accusés d'avoir chassé des futaies les oiseaux, les cerfs, les chevreuils, les pasteurs amoureux et les nymphes qui y vivaient auparavant en bonne entente. A la même période, des livres comme les *Propos rustiques* de Noël de Fail (1547) ou les *Plaisirs de la vie rustique* (Gui du Faru de Pibrac, 1576), valorisent en grand nombre la vie à la campagne par rapport à celle de la ville.

En fait, on sait que ce qui parle à travers ces textes est l'immense désarroi des hommes de la Renaissance devant l'effondrement de leur conception millénaire du monde plutôt que devant la dégradation des systèmes écologiques du temps. Les guerres de religion ont contribué à créer les conditions de

Le logo du World Wildlife Fund

l'extension du doute en tous les domaines. Le ciel s'est vidé de ses Dieux et les forêts de leurs satyres et leurs nymphes : l'ancien système du monde s'est effondré pour faire place à un espace géométrisé dont la causalité est aveugle. Aristote a fait place à Galilée et à Descartes. Le nouveau monde est littéralement et dans tous les sens du terme *désenchanté*. C'est là, vraisemblablement, que l'on peut chercher les premières racines du sentiment nostalgique de la nature, désormais saisie comme un « Paradis perdu », dont l'Homme se serait chassé lui-même par son aveuglement brutal.

Cette sensibilité engendre un courant fort actif aux XIXe et XXe siècles, celui de la protection de la nature. Avec les premières zones protégées comme à Barbizon, sous Napoléon III, et aux Etats-Unis les premiers parcs naturels comme celui de Yellowstone (1872, 800 0000 hectares). Ultérieurement, cette relation affective à la nature s'institutionnalisera dans des structures comme l'*Union Internationale pour la Conservation de la Nature et de ses Ressources* (1948), ou le *World Wildlife Fund*.

Les sociétés humaines et leur environnement

Entre-temps, c'est sur des dégradations bien réelles que quelques scientifiques commen-

cent à se pencher sur les altérations des équilibres provoquées par les sociétés humaines. Ainsi, le père de la géologie moderne, Charles Lyell, évoque à plusieurs reprises l'action des hommes sur la nature, et note, par exemple, que les extinctions locales ou même absolues d'espèces sauvages ne sont survenues « (...) *que dans les lieux où l'homme a fait sentir son influence* ». Mais il observe aussi que les sociétés humaines représentent des agents importants de la dispersion des plantes (ce qui sera graduellement approfondi au cours du siècle et étendu aux introductions accidentelles de ravageurs, comme le phylloxera de la vigne), et qu'elles sont responsables d'un grand nombre d'acclimatations. Ainsi, en règle générale, l'accroissement des populations humaines a modifié les équilibres initiaux et « *augmenté les forces productrices de la terre* ».

Cet optimisme, d'ailleurs fondé, fera graduellement place à l'inquiétude, au rythme des destructions des milieux naturels et des catastrophes écologiques provoquées par des stratégies productrices irresponsables quant à leurs conséquences sur les environnements et la santé des hommes.
Des conférences internationales ou même mondiales, comme celles de Stockholm (1972) et de Rio de Janeiro (juin 1992) sont organisées. Et des associations et partis écologiques font irruption sur la scène politique au cours des années 1970. En France, les grandes « marées noires » (Torrey-Canyon, Amoco-Cadiz) et la candidature de l'agronome René Dumont à l'élection présidentielle de 1974, jouent un rôle de détonateur non négligeable.

Selon un récent rapport des Nations-Unies, 40 000 enfants meurent chaque jour des effets de la malnutrition, et il n'est pas un lieu du monde qui soit épargné par les pollutions (cela comprend l'Antarctique). Cette planétarisation dramatique des problèmes environnementaux laisse penser que le salut passe par l'organisation de rapports nord-sud qui substitueraient des coopérations mutuellement avantageuses au pillage des matières premières des pays les moins avancés par les plus riches. C'est en tout cas le point de vue développé dans le XVIIIe rapport au club de Rome (1991) et dans le rapport « Bruntland » des Nations-Unies (1988). Lesquels avancent aussi que la production et le commerce des armes sont des activités qui font lourdement obstacle à la solution des problèmes écologiques aigus que rencontre aujourd'hui l'humanité. Plus généralement il n'est pas déraisonnable de penser que la brutalité des rapports des sociétés humaines à leurs environnements est à la mesure de la brutalité dominante des relations entre les êtres humains. ■

BIBLIOGRAPHIE

Acot (Pascal) : *Histoire de l'écologie*, Paris, PUF, 1988.
Acot (Pascal) : *Ecologie et environnements*, Paris, Messidor-La Farandole, 1991.
Club de Rome (A. King, B. Schneider) : *Questions de survie*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.
Commission mondiale pour l'environnement et le développement (ONU) : *Notre avenir à tous* (Rapport « Bruntland »), Québec, Les Editions du Fleuve, 1988 (Diffusion en France : MNLE, BP 79, 93505 Pantin Cedex).
Deleage (Jean Paul) : *Histoire de l'écologie, une science de l'homme et de la nature*, Paris, La Découverte, 1991.
Drouin (Jean Marc) : *Réinventer la nature*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991.
Gimpel (Jean) : *La Révolution industrielle du Moyen Age*, Paris, Editions du Seuil, 1975.
Massoud (Zaher) : *Terre vivante*, Paris, Editions Odile Jacob, 1992.